



EN COLLABORATION, *La liberté religieuse dans le judaïsme, le christianisme et l'islam*

André Couture

Volume 39, Number 1, février 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400021ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400021ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Couture, A. (1983). Review of [EN COLLABORATION, *La liberté religieuse dans le judaïsme, le christianisme et l'islam*]. *Laval théologique et philosophique*, 39(1), 119–120. <https://doi.org/10.7202/400021ar>

Robert GRIMM: *Ce qu'aimer veut dire*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1981, 204 pages, 13,5 × 19,5 cm.

Cet ouvrage d'un auteur protestant, à la fois pasteur et théologien, aborde à bon escient la question de l'amour et de la conjugalité. Après une présentation de la situation du couple contemporain, l'auteur analyse les enjeux de la fidélité: c'est là le point d'amorce de l'ensemble du volume. La fidélité vise-t-elle simplement à « garantir un acquis » ou est-elle, au contraire, orientée vers un « avenir à faire »? Elle ne peut se réduire à une éthique de la sincérité et de l'immédiateté, ou de la pure subjectivité; elle ne peut non plus faire abstraction de l'institution et de la société dans laquelle elle doit se réaliser. L'amour fidèle ne se définit pas uniquement par l'absence de relations sexuelles extra-conjugales. La fidélité est un travail, une histoire qui trouve son fondement dans un vécu antérieur et qui « trace ses chemins à travers les différentes limites et résistances que constituent l'objectivité du monde et les contingences de notre subjectivité » (71).

La difficulté d'aimer reste inhérente à toute vie humaine. Comme tout amour, « l'amour conjugal, raison d'être du mariage, a besoin du temps pour se reconnaître et s'affirmer dans une aventure et un projet communs. Entreprise dynamique et par là-même menacée par des crises de croissance, des conflits et peut-être le constat de l'échec » (73).

Face à ce constat d'échec, l'auteur présente les positions des diverses Églises chrétiennes quant à la possibilité et aux modalités de reprise d'une vie commune avec un autre conjoint. Pour les théologiens catholiques, à cause du « caractère sacramentel » du mariage qu'enseigne leur Église, un second mariage-sacrement ne paraît pas possible. Le théologien protestant, n'admettant pas le mariage comme sacramentel, affirme qu'un « recommencement peut être béni de Dieu », sans préciser les modalités de ce recommencement: on est libre de célébrer ou non cette reprise, qui « n'exige ni une cérémonie spéciale pour divorcés », ni le « refus d'un acte religieux par lequel le couple voudrait placer un nouveau mariage devant Dieu » (110).

Tenant compte de ces différences de points de vue entre catholiques et protestants, bien soulignées dans l'ouvrage, le volume du pasteur Grimm donne une idée très juste de la fidélité, de ses exigences, de ses difficultés et, éventuellement,

de ses échecs. C'est un livre intéressant et positif, présenté avec beaucoup de réalisme, mais aussi une grande sérénité.

Henri BEAUMONT

EN COLLABORATION, *La liberté religieuse dans le judaïsme, le christianisme et l'islam*. Colloque international à l'abbaye de Sénanque. (« Cogitatio Fidei » n° 110). Paris, Les Éditions du Cerf, 1981, 13,5 × 21,5 cm, 286 pages.

Rassembler des intervenants appartenant aux trois grandes religions abrahamiques à propos d'un thème aussi brûlant que celui de la liberté religieuse était déjà un événement digne de mention. Ceci s'est passé en 1978 à l'abbaye cistercienne de Sénanque (France) à l'occasion du trentième anniversaire de la *Déclaration universelle des droits de l'homme*. Mais le présent ouvrage est d'autant plus remarquable qu'en réunissant ainsi les différentes interventions du colloque et en fixant par écrit les discussions qui les ont suivies, il montre la possibilité et la fécondité d'une telle rencontre. Comme le souligne Claude Geffré dans sa préface, si l'entreprise était un risque « parce qu'il était impossible qu'avec un tel sujet, certains contentieux n'éclatent au grand jour », son succès montre bien qu'en dépit de l'histoire et des exclusions réciproques, le dialogue sur ce sujet est maintenant possible (p. 8).

Le colloque devait se limiter à « l'étude de la notion juridique de liberté religieuse, c'est-à-dire au droit personnel et collectif de professer publiquement ses croyances, ce droit étant pris tel qu'il est reconnu officiellement par la Déclaration universelle des droits de l'homme. » En fait, note toujours Claude Geffré, « il a été impossible au cours du débat de ne pas évoquer la manière dont chaque communauté religieuse respecte la liberté religieuse à l'intérieur d'elle-même, à l'égard de ses propres fidèles » (p. 10). On voit bien l'ampleur du débat proposé et son caractère particulièrement délicat.

Il s'agit d'un livre passionnant, qui touche à la fois le droit, la théologie, l'histoire des religions et la sociologie. On n'y trouvera pas des réponses définitives, mais des questions et des réflexions qui présentent plutôt des façons de chercher comment pourrait se poser le vrai problème, que des amorces de solution ! La liberté religieuse, par exemple, n'est-elle qu'une revendication minoritaire ? « Qu'en est-il de la liberté religieuse,

lorsqu'on est en situation de majorité et de domination (p. 97, cf. pp. 81, 105-106)? Peut-on accepter qu'une communauté religieuse revendique sa propre liberté, si elle ne s'engage pas à respecter réellement la foi et les droits fondamentaux des autres (p. 141)? En quels termes poser le problème de la liberté religieuse « pour qu'il soit universalisable, et non pas pour que des gens, entre l'Europe de l'Est et celle de l'Ouest, l'utilisent lorsqu'ils ont à régler des problèmes de suprématie ou d'équilibre » (p. 151)? Un État religieux peut-il garantir la liberté religieuse (p. 155)? Peut-on séparer la liberté religieuse des autres libertés (p. 156)? Le concept de liberté religieuse s'étend-il à certaines sectes qui paraissent néfastes en raison de leurs méthodes de prosélytisme et d'endoctrinement (p. 161, cf. pp. 170-171)? Suffit-il que chacun justifie ses bonnes intentions en tirant d'un immense thesaurus traditionnel des textes confirmant cette liberté religieuse, quand on sait que l'on peut y trouver de tout pour justifier des positions allant en des sens contraires (p. 262)?

On notera tout au long de ces discussions la largeur de vue de Mohammed Arkoun et la perspicacité d'Émile Poulat. C'est en bonne partie leurs interventions qui, à mon sens, rehaussent le ton du dialogue et lui donne une profondeur qui donne à réfléchir.

André COUTURE
Université de Moncton

August B. HASLER, **How the Pope Became Infallible: Pius IX and the Politics of Persuasion.**

Translated by Peter Heinegg. Garden City, New York: Doubleday, 1981. 400 pages.

Written in a popular style, this book allows the reader to focus easily on themes that the author argued in a more scholarly manner in his *Pius IX. (1846-1878), Päpstliche Unfehlbarkeit und 1. Vatikanisches Konzil* (2 vols., Stuttgart, 1977). Hence, both the strengths and the weaknesses of the author's project stand out more clearly here.

The book has two sections, mixed together somewhat randomly.

The historical section sweeps from Jesus through the Constantinian era into the Nineteenth Century. It then recounts in detail the manipulative tactics used by Pius IX and a small number

of majority bishops at the First Vatican Council to ensure the passage and reception of the teaching on papal infallibility. Hasler presents a series of pictures to show the systematic plotting for the definition's passage, the harassment of the minority bishops before and after the Council, the control of newspapers and conciliar commissions by Pius IX and majority bishops, and the authoritarian and mentally unbalanced personality structure of the Pope. (He goes on to link these pictures with what he believes is a continuing tendency to the authoritarian exercise of papal primacy, exemplified for him in the Modernist crisis, the insistence on the proclamation of the Assumption of Mary, the readiness of Catholics for a fascist political system, and the treatment of Hans Küng.) From his historical analysis, Hasler concludes that the Council was not free.

In his theological section, Hasler studies the arguments proffered by the minority bishops in their stand against the definition of papal infallibility. Drawing on modern biblical exegesis and modern recognition of historical consciousness, the author finds in the minority's thought a fidelity to history that contrasts strongly with the method used by the majority bishops and by *Pastor aeternus*. He concludes that the definition was the dethronement of history by ideology, a doctrine with no adequate basis, a doctrine that shields the magisterium and the doctrinal teaching of the Roman Catholic Church from all further criticism.

What can be said of this book, which raises so many difficult and controversial issues in an engaging but somewhat simplistic manner?

One strength of Hasler's presentation is the sympathetic and generally accurate picture he paints of the minority bishops and the treatment that they received. His book, by listening to the voices of the losers, forces us to take seriously some of the unanswered questions that still surround the First Vatican Council. While individual points are sometimes misrepresented or misread, nevertheless the sheer volume of detail showing the shadier side of the conciliar proceedings must make for sober reading. Here the book is important and cannot be ignored.

In addition, suggestive links are often drawn between the definition and an overly authoritarian and centralized exercise of papal primacy in the last century and a half.

In several areas, however, Hasler's study is weak.